Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 36

Artikel: Conseils aux gens à table
Autor: J.D.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-192494

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

» La place d'armes a été mise en état par les soins des sergents de camp, dont le sobriquet était *pique-bouzes*. Ils ont, tant bien que mal, nivelé les aspérités du terrain et tracé un léger sillon en ligne droite. Lorsque la troupe arrive, chaque homme vient y appuyer la pointe des pieds ; de cette manière l'alignement est parfait sur le front de bandière. On accorde un moment de repos pendant lequel les grenadiers ôtent leur bonnet à poil et essuient leur front ruisselant de sueur. La musique, libre jusqu'au défilé, va établir son bivouac sous un sapin et y rafraîchir ses embouchures en faisant honneur au vin du cantinier. De temps en temps, elle exécute un morceau de son répertoire.

» Mais l'exercice commence ; il se fait à la prussienne ; chaque temps composé de plusieurs mouvements. Par exemple, pour arriver au port d'armes depuis l'arme au bras, le premier mouvement consistait à saisir l'arme de la main droite au délié de la crosse, en appuyant la batterie contre le côté du corps. Le second mouvement amène le fusil de la main droite devant l'homme, pendant que la main gauche saisit le canon au-dessus de la première capucine et que le pied droit se porte derrière le gauche. Par le troisième mouvement, on place l'arme contre l'épaule droite en l'accompagnant de la main gauche, et par le quatrième mouvement on donne un coup de plat de cette main contre l'arme pour bien l'appuyer à l'épaule, et on ramène le pied droit à côté du gauche en frappant du talon.

» Ces mouvements s'exécutaient avec la précision la plus parfaite, voici comment : Un grenadier expert sort des rangs en courant et tenant sa giberne de la main gauche ; il va se placer à cent pas du front pour être vu de chacun ; on le nomme flügelmann. Avec son fusil à la main, il donne une série de signaux correspondant à chaque mouvement, et tous les soldats, le regard fixé sur lui, exécutent avec une sage lenteur, mais avec beaucoup de précision, les maniements d'armes indiqués.

» Donnons un exemple de ces pratiques disparues. Voulait-on passer de l'arme au bras au port d'arme, le flügelmann placé en face du bataillon, les jambes très écartées, étend le bras de toute sa longueur et fait de la main un vif mouvement de bas en haut, en même temps qu'il laisse son fusil s'incliner en arrière sur l'épaule gauche ; c'est le premier mouvement. Pour le second, il saisit de la main droite son arme entre les deux capucines supérieures, tandis que la main gauche la tient au délié de la crosse, et il la ramène horizontalement au-dessus de sa tête, un peu en avant. Au troisième mouvement, il lâche l'arme de la main droite et la reprend dessous la crosse au moment où le fusil prend la position verticale et où la main gauche, placée au milieu de la longueur du canon, aide à l'appuyer contre l'épaule droite. Pour le quatrième mouvement, enfin, le flügelmann frappe sur le fusil de la main gauche, pendant que la droite le soutient au port d'arme.

» Les exercices terminés. cette espèce de moniteur rentre dans le rang et les feux de peloton commencent, suivis de ceux de compagnie et de bataillon. On clôture le tir par des feux à volonté que l'on a mille peines à faire cesser, malgré les roulements prolongés des tambours.

» Ensuite avaient lieu des marches et contremarches peu compliquées que suivait un repos bien gagné. Les fusils étaient couchés sur le terrain au commandement de : *armes à terre*, et un hourrah général éclatait, accompagnant une course désordonnée vers les cantines. Les chants et les danses alternaient pendant une heure, secondés par les accords de la musique.

» Mais le rappel bat, les soldats reprennent leurs rangs en courant, le défilé commence et l'on rentre au village ayant en tête du bataillon le colonel, le major, le chirurgien-major et les vedettes. La troupe est sur deux rangs et marche au pas ordinaire. Arrivé près de la rue des Juifs, chaque chef commande : *peloton en bataille* et *conversion à gauche, marche !* Puis il se place devant le centre de son escouade, tenant son esponton horizontalement et lui faisant faire un mouvement de va-et-vient très gracieux. Une fois sur la place de l'Hôtel-de-Ville. on forme le bataillon carré, les officiers au centre, l'esponton planté en terre et tenu par le bras étendu.

» Les rangs rompus, les officiers se rendent pour dîner à l'hôtel de la Balance tenu par le capitaine Dubois, dit bon Claude ; la musique s'installe sur la terrasse de l'église avec la compagnie de grenadiers qui doit tirer les santés, au signal qui lui est fait d'une fenêtre de l'auberge. La verve oratoire de Messieurs les officiers une fois tarie, les grenadiers recouvrent leur liberté et ils parcourent en corps les rues du village en faisant des décharges parfois dangereuses et lançant des grenades. Malgré la gravité du bonnet à poil, on les voyait aussi, quel que fût leur âge, chanter, danser et marcher à la file indienne. Pendant ce temps, des cabarets regorgeant de miliciens s'échappaient des chants, des bruits d'instruments, des roulements de tambours, des sifflements de fifres, le tout se mêlant à d'incessantes fusillades.

» La journée se terminait par des danses dans les granges, auxquelles prenaient part les officiers et les dames du village.

» C'était encore fête le lendemain ; les maçons seuls travaillaient.

» Telles étaient autrefois les revues à la Chaux-de-Fonds ; nous sommes loin de ce temps et de ces mœurs. »

Conseils aux gens à table.

Dînez toujours, si vous le pouvez, avec des gens réjouis. On est toujours porté à considérer le rire comme un simple mouvement instinctif, c'est une erreur ; il forme une des plus importantes fonctions, non-seulement en relevant les esprits, mais en fortifiant les nerfs, en chassant la bile, en établissant une circulation salutaire du sang et en aidant à la digestion. Le dicton populaire qu'on entend souvent répéter quand on a bien ri : « Je viens de me faire une once de bon sang, » est bien vrai ; aussi, entretenez toujours la joyeuse humeur à votre table : gardez-vous-y de toutes discussions irritantes ; bannissez-en toute controverse.

Ne vous mettez jamais à table quand vous êtes en colère : tout ce que vous mangeriez vous semblerait mal préparé, votre digestion serait mauvaise. Attendez que le calme soit revenu dans votre sang. Ne vous querellez jamais à table ; une femme, par exemple, qui choisit ce moment-là pour chercher noise à son mari et à ses enfants, les rend bilieux et se prédispose elle-même à une maladie du foie. Un vieil auteur prétend qu'une querelle en mangeant est tout aussi bonne pour l'estomac que si l'on avalait une pelote garnie d'épingles.

L'exercice après le repas trouble la digestion. Beaucoup de gens croient le contraire et se trompent, car l'accomplissement de l'importante fonction de digérer exige le repos ; vous le troublez également par la lecture et par un travail quel qu'il soit. Voyez les animaux : aussitôt qu'ils ont mangé, ils dorment, et c'est l'instinct qui les dirige toujours à faire ce qui leur est nécessaire. Je ne conseille pas cependant que, comme eux, nous devons dormir, mais je conseille de les imiter en prenant au moins une heure de repos au sortir de la table. C'est avant de manger que l'exercice convient souverainement pour exciter l'appétit, mais fuyez-le, je vous le répète, quand vous avez l'estomac chargé d'aliments.

Terminez votre dîner en mangeant une petite croûte de pain. Cela aide à la digestion et nettoie les dents.

Ne mangez jamais ce qui ne vous plaît pas. Il y a en nous l'instinct de l'animal, et nous repoussons ce qui pourrait être contraire à notre estomac. C'est donc à tort que, sous prétexte de bien élever un enfant, on le force à manger de tout.

Si vous êtes d'une constitution chétive ou fragile, mangez si vous avez faim, c'est-à-dire souvent, mais pas trop à la fois ; mangez lentement, mâchez bien.

Faut-il boire peu ou beaucoup en mangeant ?

Les ivrognes me répondront qu'il faut manger peu et boire beaucoup ; les gastronomes, gens d'expérience, diront au contraire, qu'il faut boire peu, surtout pendant les repas, et manger le plus possible. Lesquels croire ? Evidemment ni les uns ni les autres, car leurs passions les égare.

Il y a des estomacs délicats, des estomacs de femmes et de valétudinaires qui manquent d'énergie et de contractilité. Pour de

semblables estomacs, si vous noyez quelques bouchées d'aliments dans une masse de liquide, ce liquide paralysera l'action digestive. J'admets, bien entendu, que ce liquide soit de l'eau pure ou de l'eau vinée, car vous ne vous aviserez pas d'administrer à un organe débile au-delà de quelques cuillerées de vin vieux. En général, moins un estomac recevra de liquide, plus facilement il digérera. Même l'absence de tout liquide pendant les repas devient quelquefois une condition formelle pour digérer vite et bien.

Il importe aussi que la quantité et la qualité des liquides soient subordonnées à celle des aliments. Avec les légumes et les fruits, on peut, on doit même se dispenser de boire, à moins qu'on ait en vue d'activer par un liquide excitant l'énergie de l'estomac. Avec la viande, au contraire, les boissons fades ou acidulées présentent peu d'inconvénient.

Les gens ayant un estomac robuste absorbent impunément, avec des substances alimentaires solides, les liquides qu'ils préfèrent. Cependant, plus ils boivent de vin, surtout si le vin est alcoolique, moins ils pourront s'alimenter; d'où la nécessité de boire peu, et de subordonner sa boisson à la force, à l'impressionnabilité de l'estomac de l'individu. Il est des gens systématiques qui ne boivent ni vin ni bière et qui regardent l'eau comme un préservatif salutaire. Mais il n'y a pas de contradictions formelles, nous pensons que la vraie sagesse prescrit d'user de tout avec mesure. Dr J. D.

On hussié eimbétâ.

Se lâi a oquiè que ne fassè pas défaut, c'est lè z'impoû. On sâ bin que faut dè l'ardzeint âo gouvernèmeint; et que n'est què justo que tsacon payâi suivant cein que l'a; mâ y'ein a que trâovont que l'est tot parâi rudo du d'allâ vouedi son porta-mounïa tsi lo receviâo. Et pi, n'ia pas! l'est bin molési d'esquivâ dè payi; tot sè sâ, et se vo z'âi oquiè que vouâitè l'impoû, n'ia pas moïan dè lo catsi; on ne vo manquè pas.

Dou z'amis que bévessont quartetta einseimblio dévezâvont dè cllîâo z'impoû et ion dè leu trovâvè que l'impoû su lè tsins étâi trâo hiaut, que c'étâi 'na dieuséri. L'autro, que vâi que l'hussié, que bévessâi dou déci à la trablia à coté, lè z'attiutâvè sein férè seimbliant dè rein, lâi repond:

— Te dévétriâ férè coumeint mè: vouaiquie mé dè trâi z'ans que y'é on tsin, et jamé n'é payi on sou.

— Et coumeint fâ-tou?

— Eh bin ne l'é pas fé inscriré.

L'hussié, qu'oût cein, sè peinsè: Eh bin atteinds, mon galé! te crâi dè passâ eintrè lè gottès! déman t'aré dè mè novallès.

Cé hussié étâi on tot terriblio; n'espargnivè nion, et quand savâi oquie su cauquon, fasâi son rappoo âo syndiquo. L'est bon dè bin férè son serviço; mà trâo, l'est trâo, et lo lulu sè fasâi câyî, po cein que sè démenâvè pi trâo.

Lo leindéman, ye tracè tsi lo citoyein que s'étâi esquivâ dè l'impoû. Lo trâovè que taguenassivè per dézo la remisa et lâi fâ:

— Bondzo, Sami, va-te?

— Oh, va prâo bin, grand maci; que ditès vo dè bon?

— Vo z'ai on tsin, n'est-te pas?

— Oï.

— Ete que lo porré vairè?

— Eh! à voutron serviço; eintrâ!

Adon lo mînè dedein; travaissont la cousena, l'eintront âo pâilo derrâi et arrevâ dévant lo pliaquâ, lo propriétéro âovrè la porta et lâi montrè on galé petit tsin ein terra d'écouala, que l'avâi z'u ein alleint vouâiti lo panoramâ à n'abbâyi, et lâi fâ:

— Vouaiquie la bête!

L'hussié, que compreind qu'on s'est fotu dè li, étâi furieux ein dedein; mâ n'ousâ pas lo férè vairè, kâ ne poivè s'ein preindrè qu'à li.

— Estiusâ-mè, se fe à Sami, créyé que l'étâi ein viâ! Et s'ein allâ tot motset, tandi que Sami, conteint dè l'avâi eimbétâ, rizâi dein sa barba ein lâi deseint: *atsivo!*

LE BUTIN DU ZOUAVE

par Jeanne France.

I

Deux soldats causaient (deux zouaves) par une sombre nuit, dans un recoin de tranchée admirablement préservé et aménagé, ils causaient de guerre, de mort, de carnage, d'assaut, d'héroïsme... L'un d'eux avait été blessé à Inkermann; il brûlait de prendre sa revanche en exterminant quelques Russes, et en escaladant les retranchements de la tour de Malakoff... l'autre, indemme de blessure, et presque humilié de son infériorité, jurait de se faire tuer ou de pénétrer, le lendemain, dans Sébastopol. Nous reconnaissons à ces noms, un peu oubliés, depuis les luttes sans succès, depuis les sombres épopées, la brillante campagne de Crimée... Nous sommes devant ce Sébastopol cru invincible, et à la veille du grand assaut qui vaudra à la France une paix glorieuse; ces deux hommes qui causent tout bas, là, dans l'ombre, sont deux des nombreux héros de demain, ils font partie de ce premier de zouaves, qui s'élanceront héroïquement, en première ligne, sous les ordres de Mac-Mahon, contre les talus de Malakoff, et qui, après avoir laissé sur leur passage quelques-uns des leurs et de nombreux ennemis, planteront fièrement tout en haut du bastion russe le drapeau de la France.

Ils étaient deux, tous deux du même pays, du même village, incorporés dans le même régiment, élevés ensemble depuis leur bas-âge, camarades et amis, presque frères de par les services rendus, les dévouements réciproques, prêts également à donner leur vie l'un pour l'autre, et cependant vaguement jaloux, chacun au fond, tout au fond du cœur, et supputant tristement les avantages que son rival a sur lui.

Gaspar était plus beau, Francis plus fort... Le premier savait se montrer insinuant, doux, parfois spirituel... Le second intelligent, résolu, très franc, moins retors que son camarade, ne plaisait pas autant tout d'abord... Pour finir, Francis était sergent, bien que toute la campagne ne lui eût coûté nulle égratignure, grâce à son zèle intelligent et infatigable, tandis que Gaspar, simple caporal, malgré sa blessure, comptait bien rentrer avec la médaille militaire, et peut-être même... qui sait?... avec quelque chose de plus si la chance le favorisait le lendemain...

— Si nous dormions, hein, camarade? fit Gaspar quand la causerie parut se ralentir. Demain, cela va sûrement chauffer ferme... Il nous faudra de bons jarrets pour grimper là-haut.

— Bah, répondit insoucieusement Francis, nous trouverons les jarrets au bon moment, et nous aurons le temps de dormir après l'assaut... tués, blessés ou vainqueurs (et nous serons nécessairement d'une de ces trois catégories), nous aurons droit au repos.

La réflexion de ce brave les fit rire tous les deux; puis, soudain, une même pensée les envahit, arrêtant net leur gaîté.

— Tu penses à Catherine, hein vieux? interrogea Francis après une longue pause.

— Et toi aussi, sûrement, riposta l'autre zouave.

— Oui; je voudrais savoir, si nous sommes tués tous les deux, lequel elle pleurera.

— Tous les deux, pardi... Moi, j'aimerais mieux savoir, quand on lui demandera définitivement son avis, lequel d'entre nous elle choisira.

— Le médaillé... pour sûr... et comme le colonel t'a promis quelque chose comme cela pour racommoder ta peau abîmée... Veinard, va!

— Et si tes galons lui donnent dans l'œil?... C'est toi qui es veinard.

— Il faudrait quelque galion à mettre à ses pieds... Elle est ambitieuse, notre Catherine, comme doit l'être toute fille sérieuse qui pense à fonder une famille; celui qui aurait assez d'argent en poche pour acheter le joli petit domaine de l'Etang, là-bas, à l'est du village, ne serait point le mal-venu.

— Eh bien, et les trésors de Sébastopol, donc! exclama étourdiment Gaspar, qui aussitôt se mordit les lèvres.

— C'est ma foi vrai, fit Francis, enchanté de l'idée. On ouvrira l'œil, ma vieille, et si messieurs les Russes ont laissé traîner leurs bibelots... suffit.

— Pourvu qu'on ne nous donne pas quelque diablesse de consigne, continua-t-il mélancoliquement; s'il faut respecter les gens et les choses...

— Après un assaut? impossible... On n'essaiera même pas... As pas peur, tout sera pour nous...

— Alors, si nous sommes riches tous deux, Catherine sera tout aussi embarassée qu'avant pour se décider, puisqu'elle dit qu'elle n'a pas de préférence.

Cette réflexion les égaya de nouveau; comment la pauvre Catherine allait-elle se tirer de là?

— Mais, c'est bien entendu, n'est-ce pas, ma vieille, reprit Francis d'un ton presque solennel, qu'on ne fera rien pour influencer Catherine... pas d'intrigues, hein?... On se présentera tous les deux avec ce qu'on aura